

# L'Illustration Européenne

## ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50,-  
ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.  
Directeur : THÉO SPÉE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. Gravures: M. F. Vanderstraeten, Bourgmestre de Bruxelles. - Ressemblance non garantie, d'après M. E. Geoffroy. - Un doux Apprentissage, d'après Me. E. Enault. - L'Araignée de Mer.

TEXTE. Nos Gravures. - Chronique de ça delà. - Connaissances Usuelles de la Semaine. - Les trois Bouquets. Nouvelle. - Marchand contre Marchand. Roman de Mœurs.

## ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N°. 107.  
à BRUXELLES.

Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N°. 48.

— 9<sup>e</sup> ANNÉE. —

4 Octobre 1879

## NOS GRAVURES.

M. F. VANDERSTRAETEN, BOURGMESTRE  
DE BRUXELLES.

La haute et importante position à laquelle vient d'être appelé M. Felix Vanderstraeten, lui assigne naturellement une place dans nos colonnes.

Le premier magistrat de notre capitale, y est né le 11 juillet 1823. Après s'être initié, dans l'industrie, à la pratique des affaires, il siège, avec distinction, pendant plusieurs années, comme juge, au tribunal de commerce. Appelé à faire partie du Conseil Communal, le 1<sup>er</sup> juillet 1872, il fut nommé Échevin le 3 juillet 1873. Enfin, un arrêté royal du 1<sup>er</sup> juillet 1879 l'a investi des fonctions de Bourgmestre, en remplacement de M. J. Anspach, décédé. — M. F. Vanderstraeten est chevalier de l'Ordre de Léopold.

RESSEMBLANCE NON  
GARANTIE.

Petite sœur et petit frère ont profité du départ de leur père pour se glisser furtivement dans son atelier, et se livrer là à mille espiègleries; en un instant tout a été fouillé, examiné, mis sens dessus dessous: cartons, pinceaux, brosses, pots à couleurs, rien n'est resté en place.

La fille a eu tout-à-coup une idée lumineuse: „Mets-toi là, a-t-elle dit à son frère, je m'en vais te peindre.”

Et la voilà s'installant dans le fauteuil, s'emparant des pinceaux, de la palette et barbouillant une toile toute nouvelle tendue sur le chevalet.

Le petit bonhomme, avec le plus grand sérieux, s'est placé devant elle, crot comme un planton, les pieds serrés l'un contre l'autre, la casquette dans la main derrière le dos; et la sœur, pendant ce temps, trace sur la toile la plus grotesque caricature. Inutile de dire si la ressemblance est garantie.

Ce sujet a été très spirituellement traité par son auteur, E. Geoffroy; l'attitude des enfants est d'un naturel frappant, et tous ces objets jetés pêle-mêle dans l'atelier, esquisses, cartons, panoplies, draperies, complètent parfaitement le tableau.

UN DOUX APPRENTI-SAGE.

Cette scène, qui se passe dans un antique

mot pour mot, les paroles de sa mère, sans comprendre encore bien ce qu'elle dit, mais sentant déjà s'éveiller dans son petit cœur cet élan d'amour et de vénération qui est au fond de la nature humaine.

Cette œuvre, due au pinceau de M<sup>me</sup> E. Enault, est extrêmement remarquable, même au point de vue des accessoires: c'est bien là le costume sévère et luxueux de nos châtelaines du moyen-âge, et l'ameublement somptueux des vieux castels.

L'ARAIGNÉE DE MER.

Parmi les crabes que l'on trouve dans l'Océan, l'araignée de mer, „la Majospinato,” est certes le plus gros. Elle mesure onze centimètres et plus; sa marche et ses mouvements sont silencieux, qu'elle emporte avec elle sur son dos rocaillieux, de la mousse, et quantité de plantes marines, de coquillages, de corails, comme on peut le voir par notre gravure.

Quand elle s'avance, ses ongles énormes produisent un bruit étrange.

On trouve ces crabes dans la Méditerranée et dans la mer Adriatique, où ils vivent en grand nombre et en très-bonne entente.

On en vend beaucoup sur les marchés des villes maritimes de l'Italie.

La manière de les préparer est très-simple: on les cuit avec de l'huile, que l'on verse dans leur écarille, et on dit qu'ils sont d'un goût exquis.

CHRONIQUE DE ÇA  
DELÀ.

SOMMAIRE. — La science et la politique en général. — Quatre genres de portraits littéraires dans les romans. — Un mythe zoulou, expliquant pourquoi les nègres sont noirs. — Les noms de femme chez les Orientaux. — L'Album d'un dentiste lettré. — Le cadre d'un tableau. — Les voisins des pianistes. — Coups de langues féminines. — Cures médicales.

Jamais, au grand jamais, depuis près de dix ans que ce journal a pris place „au soleil de la publicité,” il n'a touché, — tous ses lecteurs



M. F. VANDERSTRAETEN, BOURGMESTRE DE BRUXELLES.

château, parle autant au cœur qu'elle plaît au regard. Contemplez ce spectacle d'une jeune mère conduisant au pied d'une statuette de la Vierge, sa petite fille, pour lui apprendre à bégayer les premiers mots de „l'Ave.” Et l'enfant répète, dans son angélique innocence,

le savent, — ni directement ni indirectement, aux questions politiques qui divisent parmi nous les esprits, parce qu'il serait ainsi sorti de son caractère, parce qu'il eût manqué à sa mission. Et si ce rôle ne nous eût été imposé, nous l'aurions adopté par goût. Est-il donc si agréable de faire de la politique, cette chose dont un célèbre publiciste a dit qu'elle est au corps social à ce que la fièvre est au corps humain? C'est en effet un mouvement déréglé qui atteste une souffrance ou une perturbation. S'il n'y avait pas ou perturbation ou souffrance, la politique serait un mot qui ne signifierait plus que ce qu'il signifiait à son origine: „administration de la cité.” La politique ne serait rien, la science serait tout. Quand on jette les regards en arrière et qu'on fait le compte de tout le temps perdu à débattre des questions dont la plupart sont sans importance réelle, on doit se sentir peu de sympathie pour ce qu'on est convenu d'appeler de nos jours: la politique.

Plaçons-la en regard de la science.

La science ne recule jamais; la politique recule toujours; la science, c'est le progrès; la politique, c'est la guerre: guerres de conquêtes; guerres de successions; guerres de frontières; guerres de religions; guerres d'opinions; guerres de nations; guerres de la royauté contre la féodalité; guerres de la féodalité contre la royauté; guerres de l'aristocratie contre la bourgeoisie; guerres de la bourgeoisie contre l'aristocratie; guerres de la bourgeoisie contre la démocratie; guerres de la démocratie contre la bourgeoisie; guerres de la rente et du profit contre le salaire; guerres du salaire contre le capital, etc.

Ainsi la politique dévaste et ne féconde pas. C'est elle qui amasse au-dessus de nos têtes les nuages d'où l'éclair jaillit et d'où la foudre éclate. C'est elle qui change l'activité salutaire en agitation fébrile. C'est elle qui allume la polémique et éteint la publicité. C'est elle qui multiplie toutes les questions et retarde toutes les solutions. C'est elle enfin, qui effleurant tout et n'approfondissant rien, détourne les esprits des grands et sérieux travaux; non-seulement elle les en détourne, mais encore elle les en dégoûte souvent, et, s'emparant des passions et des erreurs de la foule, elle fait, à ses yeux, de tout penseur profond, de tout chercheur opiniâtre, un rêveur étrange, si pas un maniaqué dangereux.

Franchement, tout cela n'est-il pas vrai?

\* \*

Comme c'est un axiome littéraire que le génie ne peut se passer de règles, — vérité que prouve suffisamment le nombre immense de mauvais ouvrages qui sont imprimés, — je vais essayer de réunir les principes essentiels du roman, principes puisés dans les œuvres les plus renommées.

La première chose qui se présente à l'imagination de celui qui veut écrire un roman, c'est le portrait et la description des personnes qui doivent y jouer un rôle; mais ce travail devient facile si l'on considère qu'il y a sur ce point quatre écoles distinctes, auxquelles on peut donner les noms suivants:

L'école botanique, l'école zoologique, l'école minéralogique, l'école minutieuse.

Prenons un exemple de chacun de ces genres, en indiquant les circonstances qui peuvent déterminer l'adoption de l'un ou de l'autre.

Supposons qu'il s'agisse de tracer le portrait d'une jeune fille de seize ans, portrait qui ne manque jamais dans un roman écrit par un homme: si l'on disait que Marie a le teint blanc, les yeux bleus, les cheveux blonds, le nez effilé, la bouche petite, les dents blanches, les joues rosées, la taille aérienne et svelte, personne ne s'enthousiasmerait pour elle; mais d'après le système de chacune des écoles dont nous avons parlé, la botanique dira: — „Marie, belle fleur de seize printemps: son teint est un mélange de lys et de roses; ses lèvres sont plus fraîches qu'un œillet rouge, humide de la rosée du matin; ses yeux sont bleus comme la campanule champêtre; ses dents sont plus blanches que la fleur de l'aubépine; ses cheveux sont dorés comme les étamines du safran, et sa taille s'incline gracieusement comme la molle et vigoureuse tige d'un beau lys qui se penche, bercé par le souffle des vents.”

Interrogeons l'école zoologique, elle nous répondra: — „Marie, être divin de la création; sa chevelure a les reflets dorés de la crinière du lion; ses yeux d'écureuil, sa taille de gazelle, son regard fascinateur comme celui du serpent, sa voix de rossignol, lui donnent un charme qu'aucune créature ne pourrait égaler.”

L'école minérale ferait ainsi le portrait de la blonde jeune fille: — „Marie, beau diamant qui brille aux rayons des fêtes et des bals du grand monde; elle a des dents de perles, des lèvres de corail, des yeux de zéphyr, un cou d'albâtre, des cheveux d'or, une voix argentine qui en fait une sirène enchanteresse, près de laquelle on oublierait tous les trésors de Golconde et d'Almaden.”

Enfin, l'école minutieuse, dont Balzac a été le chef, dirait: — „Marie comptait seize ans, trois mois, six jours et quatre minutes; son front pur était sillonné par trois lignes légères, qui auraient été à peine visibles au microscope; trois cheveux blancs se cachaient dans sa chevelure dorée; ses dents, d'une admirable blancheur, offraient une faible inégalité à la dernière molaire de la mâchoire supérieure, et son teint si pur était un peu déparé par une petite tache située au-dessous de l'oreille gauche, de la grosseur d'une tête d'épingle.”

Je passerai prochainement à la manière de composer un roman, dussé-je, par ces révélations, vexer ceux de mes collaborateurs chargés de cette partie.

\* \*

Un négociant hollandais, qui a longtemps résidé parmi les Boers du sud de l'Afrique, et s'est trouvé en rapport avec les Zoulous, me racontait naguère ceci au Jardin Zoologique:

„Je déjeûnais chez un marchand anglais; un mafoukamachanya (haut magistrat) vint nous rejoindre à table, et c'est lui qui m'apprit que le coq était tombé, chez les Zoulous, dans une profonde disgrâce, parce qu'il avait été cause que la moitié des habitants du globe étaient noirs, tandis que les autres étaient blancs.

„Que voulez-vous prendre, Mafouka? lui demanda notre amphitryon. Voilà du poisson, de la volaille, du chevreau... — Un peu de tout. Mais quelle espèce de volaille est-ce: une poule ou un coq? — Je ne sais pas; mais cela importe peu, je suppose. — Oh! cela importe beaucoup: si c'est un coq, je ne veux pas en manger. — Pourquoi? — Parce que le coq est un damné coquin. — Comment cela? quel mal vous a-t-il fait? — Un grand mal, le coquin; sans lui, je serais un blanc, comme vous. — Qu'y a-t-il donc entre le coq et votre couleur noire? — Tout. — Voyons, expliquez-nous cela? — Voici: Lorsque le grand Esprit créa l'homme, il n'avait qu'un jour pour le faire; il commença le matin, et travailla ferme tout le jour. Quand la nuit arriva, il ordonna aux hommes qu'il venait de faire, de se mettre sur un rang, afin qu'il pût voir comment ils étaient. Il les examina l'un après l'autre, et trouva qu'ils seraient très-bien, du moins quant à la forme; mais il les avait faits tout noirs, et il pensa qu'ils seraient mieux s'ils étaient blancs. Alors il se mit à les laver, et il les lava très-vivement pendant toute la nuit afin d'avoir fini dans le temps qu'il avait limité. Bien! mais quand il arriva à la moitié de sa besogne, le coq chanta; c'était le matin, et le grand Esprit fut obligé de laisser les autres sans les laver. Ainsi, sans le coq il les aurait finis, et tous les hommes auraient été blancs. Voilà pourquoi la moitié des hommes sont blancs et les autres noirs, et pourquoi nous ne pouvons manger de ce damné coq.”

Recommandé à nos anthropologistes.

\* \*

Je viens d'assister, dans une maison où il était né une fille, à de curieux débats entre père, mère, parrain, marraine, parents, etc.: il s'agissait du nom à donner à la nouvelle arrivée en ce bas monde; tout le calendrier y a passé, et l'on s'est séparé sans rien décider. On est si difficile aujourd'hui sur ce point! C'est pour cela qu'on rencontre tant de noms ridicules.

Rappelons, à ce sujet, ce qui se passe chez les Orientaux. Là, les noms de femme ont presque toujours une signification à la fois

pittoresque et charmante, remplie de douceur, de délicatesse ou d'éclat. C'est ordinairement ou une allusion aux inépuisables trésors de l'intelligence, ou une métaphore tirée des beautés sans nombre de la nature, ou une comparaison, adroitement combinée, de la grâce, de la pureté des formes physiques, avec les qualités du cœur; quelquefois une allégorie, un emblème rappelant toute la pompe et l'élévation des souvenirs, toute l'élégance ou le coloris d'expression des noms de l'antique mythologie.

Ceux qui ont lu les „Mille et une Nuits” et autres contes persans, savent que les noms de femme, pleins d'images brûlantes et suaves, sont comme des tableaux qui représentent et résument les perfections des êtres enchanteurs pour lesquels ils ont été faits.

En voici quelques-uns à titre de spécimen du genre: Saïda, heureuse; — Hourida, petite rose; — Kheroufa, jeune brebis; — Kethira, bonne mère; — Hanifa, vierge; — Zohra, fleur d'oranger; — Leïla, la nuit, le mystère; — Kemira, petite lune; — Nefissa, précieuse; — Loulou, perle; — Djemila, belle; — Lobna, blanche comme du lait; — Darifa, gracieuse; — Baïa, princesse; — Sobyhha, aurore; — Jasmina, fleur de Jasmin; — Aïcha, qui vit longtemps.

Il serait facile de multiplier les citations. On remarquera, d'ailleurs, que la désinence de presque tous ces noms arabes est aussi heureuse qu'euphonique, et qu'elle semble imitée à dessein du latin ou de l'italien.

\* \*

Un dentiste lettré s'est amusé à composer un album de tous les vers qui ont été écrits sur son art. J'extraits quatre petits morceaux de ce singulier recueil, que le hasard m'a mis à même de consulter:

La plus aimable femme est tristement changée,  
Quand son ris nous découvre une dent mal rangée;  
La longue en révolte, ainsi que la noirceur,  
Et chaque homme en devient l'implacable censeur.

Une bouche est indispensable  
Pour manger sa part d'un repas;  
Mais mâcher est un préalable  
Quand les morceaux ne fondent pas.  
Le nez respire et la main touche  
De Comus les dons succulents;  
Mais à quoi bon ouvrir la bouche  
Si, par malheur, elle est sans dents?

Marguerite a la dent fort noire;  
Suzon l'a blanche comme ivoire.  
D'où vient cette diversité?  
Suzon a la sienne achetée.

L'autre jour, Elisa partit si follement

Pour un long et fâcheux voyage,  
Qu'en sortant de chez elle avec empressement  
Elle oublia ses dents, ses gants et son visage.

\* \*

C'était chez un de nos meilleurs peintres de portraits. M<sup>me</sup> de B., jolie femme d'un esprit tout à fait inconnu à l'artiste, était venue le trouver pour lui demander de reproduire ses traits sur la toile. La chose arrangée, elle parcourut l'atelier et s'extasia devant un tableau nouvellement fait.

— Mon Dieu! s'écriait-elle, quel éclat! quel brillant! quels jolis dessins! C'est merveilleux! C'est adorable!

Le peintre ne savait comment reconnaître tant d'enthousiasme; il balbutiait et s'inclinait, quand tout à-coup il entendit ces mots:

— Enfin, c'est un cadre ravissant! Il vaut bien... Combien vaut-il?

— Ah! Madame, s'écria l'artiste, les yeux fixés sur les mains de son interlocutrice, je vous le demande au nom de tout ce qui vous est cher et sacré: dites-moi le prix de vos gants!... Ils me ravissent, j'en suis passionné....

La dame a tout bonnement compris que notre homme était fou. Elle s'en est allée en le plaignant de tout son cœur, et n'est pas revenue.

L'éducation artistique n'est pas chez nous aussi avancée qu'on le dit

\* \*

Un médecin bien charitable que le docteur C. Il assistait à l'exhibition d'un artiste-prodige, qui développait ses talents sur le piano. C'étaient des „brommmmm” tout le long du clavier, des

torrents d'harmonie, des avalanches de notes, et toutes les autres d'Eole qui s'échappaient à la fois de la boîte d'acajou en passant sur les cordes de l'instrument.

Tout l'auditoire était dans le ravissement. Seul, le docteur était triste et semblait réfléchir profondément.

— Qu'avez-vous, lui demanda un ami, ne trouvez-vous point cela beau ?

— Tout à fait beau.

— Pourquoi alors ce front rêveur ? A quoi pensez-vous ?

— Je pense aux voisins de ce monsieur.

\* \* \*

Une dame de certain âge, mais très-coquette, quitte un salon, où elle a joué, avec plus ou moins d'esprit, le rôle mordant de Célimène.

A peine a-t-elle tourné les talons, que „son amie,” la maîtresse de la maison, s'écrie :

— Cette chère Julienne, il faut toujours qu'elle noircisse quelque chose... Quand ce ne sont pas ses cheveux ou ses sourcils, c'est la réputation des gens.

Autre mot, entendu dans la même réunion :

— Jamais, dit un monsieur, à propos d'un fait relaté dans les journaux, jamais les médecins n'ont fait des cures plus nombreuses et plus merveilleuses que de nos jours.

— Pourtant, reprend un autre, jamais il n'y a eu autant de décès.

— Que conclure de là ? fit un troisième : c'est que, à présent, tous les malades meurent guéris.

JEAN-LE-BUTINEUR.

#### CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Parlons aujourd'hui de quelques falsifications, — un chapitre interminable !

Les moyens à l'aide desquelles on dénature le café ne datent guère que du commencement de ce siècle. Pendant le blocus continental, on imagina de remplacer le café par plusieurs végétaux torréfiés et réduits en poudre, comme : les pois chiches, les fèves, l'orge, le seigle, les haricots, le maïs, les glands, les châtaignes, les racines de fougère, de chicorée sauvage, de betterave, de carotte, etc.

La plupart des poudres plus ou moins aromatiques dont on buvait l'infusion édulcorée avec du sirop de raisin, disparurent quand les navires chargés des produits coloniaux purent de nouveau aborder aux ports du continent. Cependant quelques-uns ont été conservés par les débitants de mauvaise foi, et le nombre en est grand, hélas ! Pour allonger le café moulu, ce sont : l'orge, l'avoine, le maïs et, cela va sans dire, la chicorée. Vous croyez vous mettre à l'abri de la fraude en achetant votre café en grains et en le faisant mouliner sous vos yeux ? Détrompez-vous ; on a été jusqu'à mouliner en grains, ressemblant à ceux du café, une pâte formée de poudre de chicorée et d'eau.

Au besoin, vous prendriez votre parti sur le mélange d'une certaine quantité de poudre de chicorée à la poudre de café. Il est des personnes qui vantent le goût de ce mélange ou ses propriétés hygiéniques. Mais êtes-vous bien sûr que la chicorée elle-même vous soit livrée vierge par votre fournisseur ? Apprenez que cette amère imitation du café est falsifiée à son tour. On mêle à la chicorée des marcs épuisés, de la brique pulvérisée, un ocre rouge que fournissent les fabriques des environs de Namur, du noir animal, des résidus de brasserie et de distillerie, jusqu'à de la terre teinte en noir.

Vous voilà dégoûté du café, et résolu à lui substituer le thé comme boisson aromatique pour le repas du matin. Vous pensez ne plus pouvoir être trompé. Il y a du bon et du mauvais thé ; mais plus ou moins parfumée, l'infusion dans laquelle vous tremperez la rôti anglaise ou le pistolet bruxellois sera d'origine asiatique. Ne vous hâtez pas de lui accorder une confiance aveugle. On fabrique du thé avec les feuilles des arbustes suivants : le prunier sauvage, le frêne, le sureau, l'aubépine, l'églantier, le laurier, etc., que l'on colore soit en vert avec les sels de cuivre, soit en noir avec le bois de campêche.

Du thé vous vous rejetez sur le chocolat. Le chocolat n'est pas moins trompeur, hélas ! que les deux boissons alimentaires dont il vient d'être question. Heureux ceux qui peuvent se procurer un pur mélange de cacao, de sucre et de vanille. Combien de chocolats, annoncés comme de première qualité, contiennent des parties notables de diverses farines, d'amidon, de fécule, d'amandes grillées, de suif de mouton et de veau, d'huile d'olive, de cinabre et de terres rouges ocreuses ! Défiez-vous donc en général du chocolat. ÉLOY.

#### LES TROIS BOUQUETS.

##### I.

L'aventure que nous allons raconter, est bien réellement arrivée le 1<sup>er</sup> mai de cet an de grâce 1879, dans une des petites villes belges où s'est conservé l'usage de déposer nuitamment des bouquets sous les fenêtres des jeunes filles.

Donc, dans la bonne petite ville de X. vivait une jeune et ravissante blonde aux beaux yeux d'azur ; en un mot, une véritable nymphe, une vraie sylphide. Emma C. était fille et héritière unique d'un ex-négociant, à qui une fortune honorablement amassée par son travail permettait de se livrer à la vie oisive des rentiers.

Le bonhomme avait maintenant des aspirations aristocratiques ; il mettait tous ses soins à corriger dans sa personne, dans ses habitudes, dans son genre de vie, tout ce qui pouvait encore apparaître de l'ancien marchand. Sa chère Emma, son unique enfant, il voulait l'élever comme la fille du sénateur de l'arrondissement, dignité à laquelle il espérait bien arriver un jour. Il lui donna les meilleurs maîtres de chant, de piano et de littérature. C'était une ambition bien placée, et que beaucoup de parents devraient avoir, au lieu de laisser leurs enfants s'occuper de toilette et de la mode du jour.

A sa délicieuse beauté, à son instruction, Emma joignait une grande bonté de cœur unie à une intelligence d'élite. Aussi, partout où elle allait, dans tous les concerts, dans toutes les soirées, il se formait autour d'elle un joyeux cercle de jeunes soupirants, qui rivalisaient de l'envi d'amabilité, de gentillesse et de galanterie.

Parmi ceux-ci, il y en avait trois, qui se distinguaient entre tous par leur assiduité auprès de la jeune fille ; c'étaient trois concurrents sérieux, acharnés, impitoyables, ne se laissant ni intimider, ni décourager par rien.

M<sup>lle</sup> C. ne se montrait pas en public, qu'aus sitôt on voyait déboucher, chacun d'une rue différente, nos trois rivaux, toujours pimpés, frisés, gantés de frais ; elle ne pouvait se rendre à l'église, sans qu'ils se montrassent à l'instant, chacun derrière une colonne, se penchant de droite et de gauche pour épier chaque mouvement de la belle adorée.

C'était une vraie joute entre nos trois jouvenceaux ; mais c'était une joute toute pacifique, une concurrence loyale et honnête. Nos jeunes gens étaient de bonne composition ; ils n'avaient pas l'humeur très-belliqueuse, et ne descendaient pas de races de preux, ni de ces illustres pourfendeurs d'estoc et de taille du vieux temps de nos chevaliers errants.

Comme il advient toujours dans ces cas, chacun avait la profonde conviction que lui seul possédait sans partage le cœur de la gente demoiselle ; et chacun de rire de son concurrent et de s'apitoyer sur son triste sort.

Oh ! s'amusaient-ils dans la ville de leurs aventures amoureuses ! C'était un sujet inépuisable de plaisanteries, de gaieté et de bons gros rires.

Mais M<sup>lle</sup> Emma, me demanderez-vous, que disait-elle dans l'occurrence ? Avait-elle quelque préférence pour l'un ou l'autre de ses adorateurs ? Ou bien, ne se souciait-elle guère d'aucun des trois ? Vous savez comme moi que le cœur d'une femme est un vrai labyrinthe. Toutefois, Emma semblait fière de cette triple attention dont elle était l'objet. Et quelle femme ne le serait pas, et pour beaucoup moins ? Les femmes tirent toujours vanité d'être remarquées, fut-ce même d'un personnage portant lunettes bleues sur un nez camus, et faux toupet sur un crâne dénudé qui vous distingue de vos compagnons.

Donc, l'orgueil de la jeune fille était extrême-

ment flatté ; c'était là tout ce qu'elle manifestait extérieurement.

Entretemps, nos amoureux ne soufflaient mot de leur passion et se contentaient de parler du regard et de profiter de ces cent petites occasions qu'un amoureux sait si bien exploiter pour dévoiler les secrets de son pauvre cœur souffrant.

##### II.

Un matin, l'ex-négociant dit à sa fille, au déjeuner :

— Emma ! j'ai été hier soir au Cercle, et vous avez fait tous les frais de la conversation.

— Encore, père !... C'est donc là un sujet inépuisable. Et que disait-on bien au Cercle ?

— Bah ! fillette, on est assez curieux de savoir lequel de ces trois soupirants est ton préféré... Chacun d'eux se vante de la victoire... mais cela n'est pas possible, il ne peut évidemment y avoir qu'un seul élu, mais qui pourrait bien être celui-là ? Est-ce Charles ? Est-ce Lucien ou est-ce Jules ? Voilà ce que je me demande moi-même... Tes prétendants sont trois jeunes gens de bonne famille, enfants de vieux et regrettés amis de ton père, tous trois jolis garçons, excellents cœurs. Du reste, je te laisse parfaitement libre. Toutefois si tu as un secret à me confier, parle sans crainte, et j'agirai en conséquence.

— Oh ! père, comme tu es indiscret ; je vois bien où tu veux en venir... tu voudrais voir ta fille mariée, n'est-ce pas ? Tu es donc déjà fatigué d'elle ?

— Chère enfant, est-ce cela que tu déduis de mes paroles ? Non, sans doute... mais tu comprends : ces cancan, ces bavardages de petite ville ne sont pas toujours en l'honneur de la réputation d'une jeune personne. Chacun jase, invente, et d'une souris on fait un éléphant...

— Ne me presse pas de questions aujourd'hui, père... Je t'avertis que tu ne sauras rien encore... Ah ! si tu connaissais le fin mot de tout ceci, tu serais bien étonné, va ! Mais aie patience, la vérité éclatera un jour comme une bombe et stupéfiera bien des personnes, et toi, surtout.

— Ah ! ça, quel langage étrange et énigmatique tu me tiens là. Et cette bombe fera-t-elle bientôt explosion ?

— D'ici à huit jours, peut-être... Vois-tu, père, j'ai appris la nouvelle d'un événement, qui se prépare... Une de mes amies et moi, nous avons combiné quelque chose de très-divertissant, qui, j'espère, produira l'effet que tu désires... Oh ! père, nous rirons et tu seras satisfait.

— C'est bien, mon ange, je me sou mets encore une fois à ton caprice... N'en parlons plus.

##### III.

Les huit jours ne s'envolèrent pas assez vite au gré des désirs de M. R. C. Cependant on arriva au septième, qui était le 31 avril.

Donc, comme c'était l'habitude à la veille du 1<sup>er</sup> mai, vers les neuf heures du soir, la société de musique de la ville parcourut les principales rues en nombreux cortège et en jouant des airs de circonstance.

Quand tout fut rentré dans le calme et le silence de la nuit, on vit, se dirigeant du côté de la rue où demeurait l'ancien négociant, une forme humaine enveloppée dans un large manteau et la moitié du visage cachée par les larges bords d'un chapeau de feutre.

Ce mystérieux personnage regarda tout autour de lui, s'approcha avec précaution de la maison de M. C., et contempla pendant quelques minutes et avec ravissement une des fenêtres éclairées ; puis il posa un pied sur la croisée du rez-de-chaussée en s'accrochant des deux mains aux volets restés ouverts. Une fois bien établi dans cette difficile position, il tira de dessous son manteau un splendide bouquet dans lequel il glissa une petite lettre, couleur de rose ; et allongeant le bras, il déposa le tout sur la fenêtre éclairée, qui n'était, du reste, pas très-élevée. Lestement il sauta à bas, regarda d'un œil de suprême contentement son bouquet juché là-haut ; puis s'enfuit à toutes jambes. La joie rayonnait sur son visage ; des monosyllabes sans suite sortaient de sa poitrine haletante.

— Oh ! murmura-t-il, elle va maintenant savoir

par ma lettre tout l'amour que j'ai pour elle. Jamais je n'aurais osé lui écrire sans l'insistance de son amie, M<sup>lle</sup> Rosalie.... Et le ton avec lequel elle m'a conseillé de le faire, ne me laisse aucun doute sur les dispositions favorables

d'Emma à mon égard.... Oh! pauvre Charles, malheureux Jules! quelle déconfiture!

Pendant qu'il se parlait ainsi à lui-même en s'éloignant, un second individu montait à pas pressés cette même rue où habitait M. C....

Nous étmes alors, devant la maison de l'ex-négociant, à peu près la même scène que tantôt: même fenêtre escaladée, bouquet semblable avec billet, couleur verte cette fois, couleur de l'espérance; même fuite précipitée, mono-



RESSEMBLANCE NON GARANTIE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU TABLEAU DE M. E. GEOFFROY.

logue à peu près identique, et joie non moins vive.

Mais, me direz-vous, ce second personnage n'a-t-il pas vu le bouquet que son prédécesseur est venu mettre sur la croisée? Qu'en a-t-il donc pensé?

Le premier bouquet n'y était plus, et voici

comment il avait disparu: Lorsque le premier personnage se fut éclipse dans les ténèbres un visage rayonnant s'était montré derrière le rideau; une jolie petite main blanche avait ouvert la fenêtre et saisi le bouquet avec

empressement.

Cette jolie petite main blanche était celle d'Emma....

Le second bouquet fut vivement retiré comme le précédent.

Cinq minutes après, la croisée s'ouvrit une troisième fois pour livrer passage à un troisième bouquet, cachant une troisième lettre, qu'un troisième personnage, de la même manière et avec non moins de mystère, avait posé sur la fenêtre.

Nos lecteurs ont sans doute déjà reconnu dans ces trois individus nos amoureux, Lucien, Jules et Charles.

IV.

Le lendemain de la scène nocturne que

nous venons de retracer, M. C. recevait une triple visite.

Vers les onze heures du matin, un modeste coup de sonnette retentit à sa porte, et le vieux domestique Jean introduisit dans l'anti-



UN DOUX APPRENTISSAGE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU TABLEAU DE M<sup>e</sup>. E. ENAULT.

chambre M. Lucien, premier prétendant de la jeune fille.

Peu après, second coup de sonnette.

— M. C. est-il ici? demanda Jules, second prétendant, qui fut prié d'entrer dans la salle

à manger.

— Mais qu'y a-t-il donc aujourd'hui? grogna le vieux Jean en entendant tinter la clochette pour la troisième fois. C'est une vraie conspiration....

La porte s'ouvrit, et Charles fut reçu avec courtoisie et amabilité par M. C. qui descendait en ce moment les escaliers.

— Bonjour, mon cher ami! comment vous portez-vous? Il y a longtemps que je n'ai plus

eu le plaisir de vous voir. Entrez au salon, je vous en prie; j'ai là deux visiteurs qui m'attendent... Je vais voir ce qu'ils me veulent... Pardon, dans une minute je suis à vous.

Charles entra au salon et le père d'Emma dans l'antichambre.

Celui-ci poussa un cri de surprise en ouvrant la porte.

— Monsieur Lucien, vous aussi!... Oh! mes bons amis, quelle heureuse chance de vous voir tous les deux aujourd'hui!

— Mais, Monsieur, je ne vous comprends pas... Pour quoi cet étonnement à ma vue!

— Ah! vous ne savez pas! c'est vrai... mais Charles est également ici.

— M. Charles est ici! s'écria Lucien, pâlisant; mais, qu'est-ce que cela signifie!... Charles ici!...

— Ce que cela signifie?... rien d'extraordinaire, sans doute; c'est une visite qu'il me fait... Mais qu'avez-vous donc? vous tremblez comme si vous étiez tombé dans un repaire de brigands.

— Rien, Monsieur; mais, vous comprenez, cette singulière coïncidence...

— Pardon, mon cher Lucien...! un instant, s'il vous plaît... quelqu'un m'attend dans la salle à manger... C'est sans doute quelque fermier qui vient payer son terme... Il y en a un qui m'a annoncé sa visite pour aujourd'hui... C'est l'affaire d'une minute... si vous permettez...

M. R. C. ouvrit la porte de la salle et poussa un second cri de surprise.

— Mais, ce n'est pas mon fermier du tout! exclama-t-il. Venez donc voir, Lucien, encore une connaissance, encore un ami! Quel heureux jour! quel heureux hasard!

Et Jules, qui avait entendu le dialogue entre le père et son rival, se leva d'un air contrit et embarrassé; il eut toute la peine du monde à se tenir sur ses jambes, qui tremblaient sous lui.

— Quelle singulière coïncidence, répétait M. C....; mais qu'importe, je suis content et joyeux de revoir les enfants de vieux camarades... Venez, venez au salon, Charles est là... Il va joliment être surpris de son côté...

#### V.

Arrivés au salon, Lucien et Jules s'inclinèrent avec gêne devant Charles, qui ne sachant rien de leur arrivée, fit, à leur vue, un soubresaut et sentit tout le sang lui monter au visage.

— Mais... mais... mes amis, dit M. C., que signifie de votre part cet attendrissement en vous voyant l'un l'autre?... Le hasard vous réunit ici tous trois en même temps... eh bien! soyons contents de cette rencontre inattendue... C'est singulier, j'en conviens, mais enfin il n'y a rien de satanique là-dessous... Quittez, je vous en prie, ces airs lugubres et parlez donc. Qu'avez-vous? Vous commencez à m'effrayer moi-même avec votre extérieur de croquemort...

Il était là devant trois statues, devant trois êtres immobiles, qui semblaient n'avoir plus rien d'humain; pâles, défaits, honteux, muets, ils lançaient tantôt sur l'ex-négociant, tantôt autour d'eux des regards sombres, où se lisaient le désespoir et la fureur.

Ce qui se passait dans leur âme, il est facile de le concevoir. Pour chacun d'eux, leur présence simultanée dans cette maison était un effroyable mystère, une terrifiante énigme... Ils se posaient dans leur esprit troublé mille et mille questions à ce sujet, sans trouver de solution...

— Messieurs, s'écria M. C. de plus en plus troublé et inquiet, mais que vous est-il donc arrivé? Dites un mot, un seul mot, je vous en prie... Avez-vous perdu la tête... ou bien, n'est-ce qu'une plaisanterie?...

Des exclamations parties du corridor vinrent interrompre le père d'Emma.

— Eh! bon Dieu, disait la voix du vieux Jean, quels magnifiques bouquets, M<sup>lle</sup> Emma!... quel délicieux parfum!... Qui vous a apporté cela?...

— Mais que se passe-t-il donc aujourd'hui chez moi... qu'entendez-je là? Ma maison est une vraie boîte à surprise! s'écria le père en ouvrant la porte avec précipitation.

Et Emma, dans toute la fraîcheur et la

grâce d'une charmante toilette du matin, fit son entrée au salon en saluant ces Messieurs et portant à la main les trois bouquets de la nuit passée.

A cette vue, les rivaux poussèrent un cri. Le voile était tombé; le jour se faisait dans leur esprit.

Le papa, lui, regardait d'un air ébahi, sans se rendre compte de rien.

Les amoureux courbèrent silencieusement la tête, accablés sous le poids de leur triste sort et passant par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Entretemps, M. C., tout en examinant les bouquets, remarqua les lettres qu'on y avait glissées. Vite il les ouvrit, les lut, et la lumière éclata enfin à ses yeux.

— Ah! ah! fillette chérie, s'écria-t-il d'un ton rassuré, je comprends tout à cette heure! Les huit jours sont écoulés... tu nous réservais la surprise pour aujourd'hui... le dénouement approche... Mais ce qui m'étonne c'est ce hasard qui amène ces trois Messieurs en même temps et pour le même objet. Oh, je ne puis m'empêcher de rire... Eh bien! Emma, le moment est venu, voilà tes trois prétendants, choisis, ma fille, choisis sans crainte, mon consentement t'est donné d'avance... tu te souviens de ce que je t'ai dit à ce sujet.

A ces dernières paroles, une lueur d'espoir vint rendre un peu de vie aux visages blêmes et abattus de nos amis.

— Messieurs, dit Emma, asseyez-vous et écoutez-moi: je n'ai qu'un mot à vous dire... Depuis longtemps, je m'étais aperçue... Aujourd'hui vous m'avez révélé tous les secrets de vos cœurs... Le moment est enfin venu de vous tirer de toute incertitude... Vous demandez une réponse à vos lettres, je vais vous la donner.

#### VI.

Emma, un peu émue elle-même, s'arrêta... Un silence solennel régnait dans la salle. Enfin elle reprit avec hésitation:

— Messieurs, sachez que quand je vous inspirai cette affection... mon cœur n'était plus libre...

Les trois infortunés restaient anéantis dans leurs fauteuils. Tout espoir était perdu... Cette seule phrase, si laconique et si claire, tuait d'un coup toutes leurs illusions.

— Bah! bah! s'écria le père en se levant avec vivacité, qu'entends-je... tu refuses... C'est donc là la surprise dont tu me parlais... Eh bien! elle me surprend joliment cette nouvelle-là... Mais quel est donc alors l'heureux mortel qui...

— Est-il nécessaire que je le dise en présence de ces Messieurs?

— A l'instant même... je brûle d'impatience.

— C'est est ton filleul, père, mon cousin Edouard, mon ami d'enfance...

— Edouard! Edouard! répétait M. C., je ne me serais jamais douté que ce fût celui-là... Eh bien, je n'ai absolument rien à te reprocher quant à ce choix...

— Je suis heureuse, père, qu'il te plaise.

Quant à nos amoureux, inutile, je pense, de décrire leur état en ce moment.

— Voilà donc le dénouement, Messieurs, leur dit le père. Je vous conseille de ne pas vous laisser aller au désespoir. Tout n'arrive pas à souhait dans la vie... Les petites adversités forment, du reste, le caractère de l'homme... Allons, mes amis, donnez-moi la main, continuons nos bonnes relations comme auparavant... et je vous invite dès à présent à la noce de mon Emma.

Et le bonhomme prit les mains froides et glacées de nos pauvres évincés et les mit dans les siennes.

Ils se levèrent tous trois, brisés d'émotion, suffoqué de honte et de douleur, balbutièrent quelques mots inintelligibles et se traînèrent péniblement jusqu'à la porte, en saluant M. C. et sa fille.

Ils furent pourtant assez vite consolés; ils redevinrent bons amis comme auparavant, et tous trois reçurent quelques mois après une invitation aux noces d'Emma. Ils s'empressèrent de s'y rendre, pour prouver qu'ils ne gardaient nulle rancune au cœur.

Maintenant, le lecteur s'étonnera peut-être avec M. C. de la singulière coïncidence qui avait

amené cette triple visite simultanée chez lui.

Une amie et confidente d'Emma, M<sup>lle</sup> Rosalie, avait à se venger de certains procédés peu galants à son égard. C'était elle qui les avait encouragés et instigués à envoyer ces bouquets et ces lettres à la bien-aimée; c'était elle qui leur avait fixé le jour où ils devaient se rendre chez M. C. pour faire leur demande en mariage; et Emma avait volontiers prêté son concours à cette petite vengeance féminine. L. E.

#### MARCHAND CONTRE MARCHAND.

Roman de mœurs.

#### XXXI.

Un postillon, faisant son entrée en ville en sonnant du cor, était un véritable phénomène à Fehdingue, et tous nos gens se précipitèrent aux fenêtres.

— C'est sûrement une estafette qui vient m'annoncer le gros lot, dit Jonas en plaisantant.

Pendant le postillon passa outre et se dirigea vers l'autre partie de la ville.

On s'épuisait en conjectures, pour savoir ce qu'il apportait. Ce ne pouvait être un gain de loterie, car il n'y avait là de buraliste que Franz, et la mère Régine n'avait-elle pas prophétisé que tous les billets qui auraient passé par ses mains, seraient des billets blancs? C'est ce que Madame Boulling assurait aux convives, qui la croyaient ainsi que la prophétesse. Cependant, on n'en était que plus curieux de savoir ce que signifiait ce courrier.

M. Polycarpe, qui avait l'honneur d'occuper la dernière place de la table, perdit dans cette circonstance sa part d'un excellent dessert. Son maître lui ordonna de courir après le postillon, et de s'informer des motifs de son arrivée. Il fallait obéir. Il se sépara donc à regret d'une grande tourte aux amandes, qui embaumait, et de la bouteille de vin qu'on lui accordait si rarement.

Lorsqu'il arriva au bord de la rivière, le bac transportait déjà le postillon à la rive opposée. Polycarpe sauta dans un bateau et pressa le passeur de forcer les rames. Celui-ci obéit, et rama si vigoureusement que l'habit de noces du passager fut trempé depuis le haut jusqu'en bas.

Le pauvre garçon mit pied à terre avec beaucoup d'humeur; mais ce fut bien pis, lorsqu'il vit le cheval du postillon arrêté devant la porte de Franz.

— Qu'est-ce que cela signifie? disait-il en lui-même. Voyons un peu!

Et il se mit à épier de loin.

Quelques minutes après, le commis Léger parut, tenant un tableau noir qu'il attacha à la porte de la boutique: on y lisait écrit à la craie, en caractères et chiffres de quatre pouces de long: le numéro 333 a gagné vingt mille florins!

— Oh! mon Dieu! s'écria Polycarpe, en levant les yeux au ciel.

Et il se sentit comme perclus de tous ses membres; mais il se remit bien vite, et prenant ses petites vieilles jambes à son cou, il arriva, pâle comme la mort, à la maison Boulling, et annonça en bégayant à la noble assemblée, ce qu'il venait de lire sur le tableau.

— L'animal! exclama Jonas, il a bu un coup de trop.

— Mais c'est impossible, dit M<sup>me</sup> Boulling, mère Régine ne saurait se tromper.

— Que le diable l'emporte avec ses cartes! s'écria le père, en se levant de table si violemment que sa chaise se renversa.

Il fit signe à son gendre de le suivre dans la chambre voisine.

— Soyez sincère, Monsieur mon fils, dit le vieux d'un ton suppliant, n'auriez-vous pas gardé le billet de loterie par devers vous?

— Plût à Dieu, cher papa, que je pusse répondre affirmativement!... Mais, hélas! je vous ai obéi en renvoyant le billet à Franz.

— J'enrage! s'écria Jonas. Je voulais faire perdre à cet homme quelques florins, et voilà que je lui en fais gagner vingt mille!

M. Noher tournait sa tabatière entre ses doigts et haussa les épaules.

— Vingt mille! vingt mille! répétait le beau-père avec l'accent du désespoir.

Ensuite il se démena dans la chambre comme

un possédé, se frappa le front, ouvrit son gilet, tourna sa perruque d'une oreille à l'autre et déchira son mouchoir à belles dents. Enfin, il se jeta sur une chaise, tira auprès de lui le gouverneur, et, lui passant légèrement la main sur les joues, il lui dit d'un ton tendre et doucereux :

— N'est-ce pas, mon cher fils, n'est-ce pas, mon aimable fils!... vous n'avez pris que comme une plaisanterie la reconnaissance que je vous ai faite, aussi en plaisantant...

— Point du tout, reprit le directeur; c'était une affaire sérieuse entre vous et moi.

— Eh bien! tournons-la en plaisanterie, dit Jonas en lui grattant amicalement la barbe. Monsieur, mon très-cher, mon très-digne fils, vous et votre femme, vous êtes appelés à jouir quelque jour de tout ce que je possède. Par amour pour vous, mes très-chers enfants, je ferai un testament où, ne donnant à Wilhelmine que sa légitime....

— C'est à merveille, cher beau-père; mais, pour ce qui est du billet d'assurance, je vous prierai très-sérieusement de me remettre au plus tôt la somme qui me revient.

A ces mots, le cher papa le regarda comme s'il eût voulu l'avalier des yeux, se leva brusquement et sortit en fermant la porte avec un fracas épouvantable.

Les musiciens essayaient en ce moment de calmer la fermentation des esprits par les charmes de l'harmonie.

— Taisez-vous, misérables ménétriers! hurla le mugissant Jonas.

Les convives se hâtèrent de vider leurs verres, tandis que le maître du logis, comme s'il eût été aveugle ou sourd, se promenait de long en large, sans paraître s'apercevoir du tumulte que causaient les préparatifs d'un départ général et précipité.

On vint prendre congé de lui et il n'invita personne à rester.

Tout ce monde, qui s'était attendu à danser, à faire bombance toute la nuit et une bonne partie du jour suivant, dut s'en retourner chez lui. On avait honte de se montrer en pleine rue, car les curieux des fenêtres ne pouvaient concevoir le sujet d'une si prompte retraite.

Le plus plaisant, c'était de voir combien l'opinion des convives était changée à l'égard de l'homme qu'ils avaient vilipendé et calomnié. Et d'où venait ce changement subit? De la jolie petite somme qui lui était tombée en partage. Ils assuraient tous que Franz passait, en effet, pour un galant homme. Ils se repentaient d'avoir mal parlé de lui, et craignaient surtout qu'il n'en fût informé. Le greffier révoqua formellement son „pereat,” et pria instamment qu'on gardât le silence sur une faute qu'il avait, disait-il, commise dans l'ivresse.

## XXXII.

Cependant le tumulte allait toujours croissant dans la maison nuptiale, où M. Boulling s'abandonnait aux transports de sa rage. Assiettes, fenêtres, bouteilles et glaces, il voulait tout mettre en pièces. Sa femme et ses filles étaient obligées de l'entourer et de lutter contre lui pour empêcher ses ravages. Le gouverneur aurait pu d'un seul mot le calmer, mais il n'en faisait rien. Il était tranquillement à la fenêtre, tournant le dos à la scène, et calculait dans sa tête combien un lot de vingt mille florins, déduction faite des droits ordinaires, pouvait lui rapporter. Il n'en pouvait exiger davantage de son beau-père, mais aussi, il ne voulait pas lui faire grâce d'un denier.

M. Jonas le saisit rudement par le bras et lui dit :

— Eh bien! que décidons-nous? Voulez-vous renoncer à la somme garantie ou à ma fille?

— Ni à la fille, ni à l'argent, répondit M. Noher. Ils ne peuvent m'échapper, pas plus l'un que l'autre.

— Vous les perdrez tous les deux, reprit le père. Je vous attaque en séparation, et je fais banqueroute.

— Oh! c'est ce qu'il faudra voir, dit le flegmatique fonctionnaire.

— Ne me défiez pas, Monsieur le gouverneur! Pour la dernière fois, je vous demande quelle est votre détermination?

— Vous l'avez entendue. Je ne me désisterai

d'aucun de mes droits, foi d'honnête....

Un grand éclat de rire l'interrompit.

— Oh! l'honnête homme!... Mais défaites-vous donc, pour l'amour de Dieu, de ce serment; il ne vous convient plus. Vous m'entendez....

— Oh! la noire ingratitude! s'écria Noher: voilà ce qu'on gagne à servir les malhonnêtes gens.

Il n'avait pas prononcé ces paroles qu'il était déjà étendu dehors dans l'anti-chambre, imprimant tout sa personne dans le fin sable blanc qu'on y avait amplement répandu. Cette émission violente fut assez malencontreuse pour lui; car outre une éraflure sanglante qu'il attrapa au front, la rotule du genou regardait d'un air curieux à travers son pantalon de casimir, et quelques boutons de son habit jouaient à cache-cache dans les coins de la chambre. Il se releva furieux et voulut sauter à la perruque du beau-père; mais la porte résista à ses coups de poings redoublés.

Il demanda, en jurant, la remise de sa jeune femme. On lui répondit qu'il ne l'aurait qu'en échange du billet d'assurance.

Pour toute réponse, il envoya des mille diables par le trou de la serrure, dans le salon. Mais le beau-père n'en fit que rire.

Malheureusement pour Jonas, son gendre ne tenait guère à la présence de Dorothee. Vers la brune, il se retira chez lui, chargea sa pipe, calcula ce que le beau-père lui devait et se jeta ensuite sur son lit solitaire, où il s'endormit paisiblement.

Le lendemain, il envoya au débiteur le bordereau du montant de la créance, et l'article du pantalon déchiré n'y était pas oublié.

Jonas, qui n'avait pas fermé l'œil de toute la nuit, avait réfléchi qu'il ne pouvait se passer de son gendre. Il alla donc le trouver, et ils firent un accommodement à l'amiable. Une partie des vingt mille florins de la loterie, et de la dot promise, furent payées au comptant à M. Noher; le reste demeura placé et hypothéqué dans le commerce de Boulling, à un juste intérêt. Dorothee, en qualité de Madame la gouvernante de Fehdingue, fut solennellement installée chez son mari, et les hommes réconciliés s'efforcèrent, par de fréquentes entrevues et d'autres témoignages d'amitié, qu'ils se donnaient publiquement, d'effacer le souvenir de la scène scandaleuse du festin des noces.

Tandis que tout paraissait aller le mieux du monde pour notre gouverneur, un orage se formait sur sa tête.

Il lui arriva un ordre du gouvernement, lequel enjoignait en termes sévères au vénérable Sénat, d'envoyer sans délai l'original de la patente de commerce sur laquelle Jonas fondait le privilège de son monopole, avec les actes y relatifs, déposés aux archives de Fehdingue.

M. Noher obéit en tremblant, et il n'était pas encore revenu de son effroi qu'il reçut un autre rescript au sujet du combat naval, que le pirate Boulling avait livré aux marins étrangers. Ils s'étaient plaints au tribunal supérieur d'un déni de justice fait à celui de Fehdingue, et on sommait les magistrats de rendre compte de leur conduite. M. Noher dressa bien vite un très-humble rapport, et promit en s'excusant de son mieux de maintenir la justice.

Franz apprit bientôt qu'au festin des noces, on avait ri à ses dépens, et porté des toasts à sa ruine. Cette nouvelle lui fut donnée par des complices mêmes, qui, en confessant leur faute, la rejetaient sur l'ivresse, et lui demandaient pardon, outre son amitié. Maurice lui conseilla de ne pas se laisser dénigrer impunément, et de se rendre redoutable pour ne pas toujours rester en butte à la calomnie.

— Elle se punit elle-même, répondit Franz. Le calomniateur ressemble à un archer, qui décoche contre un rocher des traits qui rejailissent sur lui et le blessent.

— La comparaison est jolie, dit Laurent; je suis cependant du sentiment de M. Maurice: il faut réprimer les insolents. J'ai dans mon répertoire une farce qu'on pourrait accommoder à la circonstance, et si M. Franz veut y mettre un peu de son talent poétique, elle deviendra une satire du banquet nuptial de Boulling.

Maurice approuva cette idée, et pria Laurent

de faire la lecture de sa pièce. Cette bagatelle fut couverte d'applaudissements. Franz consentit à l'embellir encore de quelques vers burlesques, et Laurent, à qui l'amitié et la table de Franz n'avaient pas encore permis d'ouvrir son petit théâtre à Fehdingue, résolut de donner quelques représentations au profit des pauvres.

Il fallait en demander la permission à celui qui tenait le gouvernail de l'Etat. M. Noher, bourrelé par sa mauvaise conscience, fit à Laurent l'accueil le plus distingué. Il trembla et changea de couleur, dans l'attente de ce qu'il allait lui demander. Il en fut quitte pour la peur, et cependant il lui en coûta beaucoup d'accéder à la demande, à cause de M. Boulling. Finalement Laurent obtint la permission de dresser son théâtre dans une salle de la maison commune.

Ce que M. Noher avait prévu arriva: Boulling le chapitra comme il faut, sans égard pour les motifs par lesquels il voulait excuser sa conduite.

Si l'on excepte Jonas et quelques uns de ses affidés, tout Fehdingue fut ravi de l'annonce de cette farce. On lisait au coin des rues l'affiche suivante:

Par permission du vénérable Sénat,  
On représentera, au profit des pauvres,

UN MERVEILLEUX REPAS.

Farce en un acte.

Les personnages étaient des êtres allégoriques, comme l'Opulence, la Sensualité, un Ecornifleur, la Tempérance, représentant un médecin, la Goutte sous la figure d'un brigand, etc.

La représentation de cette farce et le ballet qui suivit, attirèrent une foule incroyable. La salle était encombrée de spectateurs. Boulling et sa famille manquaient, ainsi que le gendre, qui n'avait osé faire usage de son billet franc.

M. Jonas était sur la scène et jouait le rôle de l'Opulence. La marionnette, son image, portait comme lui un habit brun, une petite perruque ronde, écourtée, et un chapeau mal retapé. La ressemblance était frappante, tant pour les yeux que pour les oreilles; car toutes les fois que l'Opulence faisait la fanfare, Laurent imitait en perfection la grosse et rude voix de Boulling. Il avait été prendre deux heures de leçon chez l'aubergiste Fasmann qui le contrefaisait à merveille.

Les personnalités offensantes produisent toujours un grand effet sur le vulgaire. La farce fut très-vivement applaudie, et quoique l'Opulence fût restée morte sur la place, on l'eût redemandée à grands cris si cet usage, dont on abuse si souvent, eût été connu à Fehdingue.

En revanche, les partisans de Boulling enrageaient. Ils n'osèrent nager contre le torrent, ils s'abstinrent prudemment de cabaler et de siffler; mais ils se rendirent incontinent chez leur patron, pour lui annoncer que sa haute personne avait été prostituée et publiquement honnie; que la farce diffamatoire serait encore représentée le lendemain, sur la demande réitérée des spectateurs.

## XXXIII.

Après avoir bien juré, Jonas forma le dessein d'assister lui-même à son exposition au pilori théâtral.

Il se rendit donc le lendemain au soir, suivi de sa femme et de sa fille cadette, au théâtre des marionnettes, et paya les billets en pièces démonétisées qu'on lui avait passées en dépit de toutes ses précautions. Son arrivée aux premières places devant la scène étonna beaucoup les assistants. On fut curieux de savoir de quel œil il envisagerait la représentation.

On leva la toile. Il secoua la tête et murmura tout haut lorsqu'il aperçut son image. Le dialogue commença. Il fut très-surpris d'entendre sa propre voix; il trappa à plusieurs reprises le plancher de sa canne, s'abstint pourtant de toute brutalité, jusqu'à ce qu'il entendit ces mots:

Mais l'on n'est pas toujours, et ma foi, c'est dommage,  
Coq en pâte, et rat en fromage!

Tout-à-coup il se leva et agita sa canne en l'air. Il attendait, dans cette attitude menaçante, la fin de cette tirade terminée par quatre vers. Alors il s'élança en avant, et au moment où l'Ecornifleur prononçait son „pereat,” il fon-

dit avec impétuosité sur les convives qu'il couvrit de coups de canne. Wilhelmine essaya, à force de supplications, de le désarmer; mais comme la mère enflammait sa colère de la voix et du geste, il eût tout taillé en pièces en un moment. Le directeur Laurent tira subitement le rideau sur cette scène de destruction. Jonas, après avoir assouvi sa vengeance, prit le bras de ses deux dames et se hâta de percer la foule qui riait aux éclats. Plusieurs des affidés le suivirent.

M. Léger suivait aussi Wilhelmine de loin. Le père l'aperçut et lui demanda tout bas s'il pouvait lui procurer le manuscrit de la farce qu'on venait de représenter. Léger fut d'abord interdit de cette demande; puis il répondit qu'oui. Il en savait un exemplaire sur le bu-

reau de son maître, qui l'avait écrit lui-même. Devenu traître par amour, il détourna cette copie qu'il remit au père de sa maîtresse, en le priant instamment de ne point le trahir. Jonas le lui promit; mais Harpon, son avocat, eut ordre de rédiger, sur cette pièce, une forte plainte qu'il adressa directement au Prince.

Franz y était peint sous les couleurs les plus odieuses, et le suppliant conjurait humblement son Altesse de bannir de la ville et du territoire un libelliste et un perturbateur public.

Cependant le résultat ne répondit point à l'attente. M. Jonas avait un ennemi parmi les courtisans qui entouraient journellement le Prince. C'était un chambellan, seigneur d'une terre dans les environs de Fehdingue, et qui, autrefois débiteur de l'usurier, en avait été si

durement traité, qu'il lui gardait une dent. Saisissant donc cette occasion, il représenta au Prince, le sieur Boulling comme un homme qui méritait d'être fessé par la satire. „Franz, au contraire, poursuit le courtisan vindicatif, jouit de la réputation d'une probité parfaite; et cette petite pièce démontre qu'il est homme de talent. En outre, le gain qu'il vient de faire à la loterie, lui procure une fortune honnête, et l'on ne ferait pas mal de s'attacher cet étranger, en lui accordant quelque faveur, de peur que, dégoûté de sa querelle avec le vieux jaloux, il ne se retire en quelqu'autre pays, avec l'argent qu'il a gagné ici.”

Le Prince, qui s'était amusé de la petite pièce, répondit qu'il ne refuserait point un léger office honorifique à Franz, s'il lui en



L'ARAIGNÉE DE MER.

faisait la demande. Le chambellan informa aussitôt le jeune marchand de la tournure favorable qu'avait prise son affaire auprès du Souverain, et lui conseilla de postuler le titre de conseiller des finances de la Cour. Il est possible que le courtisan eût l'intention secondaire d'entrer avec lui dans les relations pécuniaires, où il s'était embarqué autrefois avec Boulling. Cependant sa lettre n'y avait pas le

moindre trait, et cette grâce, qui tombait à Franz comme des nues, ne fit que le surprendre davantage. Il vit alors clairement que son manuscrit, dont il attribuait la perte à quelqu'accident, lui avait été dérobé; mais il était loin de soupçonner le véritable auteur de ce larcin. Il crut, au contraire, que quelqu'un de la bande de Boulling s'était glissé chez lui, et avait mis la main sur cette pièce.

Au reste, Franz n'avait pas le moindre goût pour l'office en question; mais Maurice et le joueur de marionnettes ne lui laissèrent point de repos, et il dut suivre le conseil du chambellan, pour chagriner son malicieux et superbe ennemi.

Donc, on rédigea et on expédia la requête.

(A continuer.)

RÉBUS N<sup>o</sup>. 12.



AVIS A NOS ABONNÉS

Les abonnés qui auront fait parvenir, avant le 1 novembre 1879, à l'Administration, à Bruxelles, la solution du présent rébus, ont droit aux

PRIMES CI-APRÈS:

4<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup> ou 6<sup>e</sup> volume de l'Illustration Européenne, frs. 6,00 l'exemplaire, au lieu de frs. 10,00.

„Au Salon,” charmante oléographie, valeur 8 francs, frs. 4 et frs. 6 encadrée.

„A la Campagne,” formant pendant, valeur 8 francs, frs. 4 et frs. 6 encadrée.

Envoyer le mandat-poste, après la publication dans l'Illustration Européenne, du rébus ci-contre.

SOLUTION DU RÉBUS N<sup>o</sup> 11.

ÊTRE C'EST PARAÎTRE.